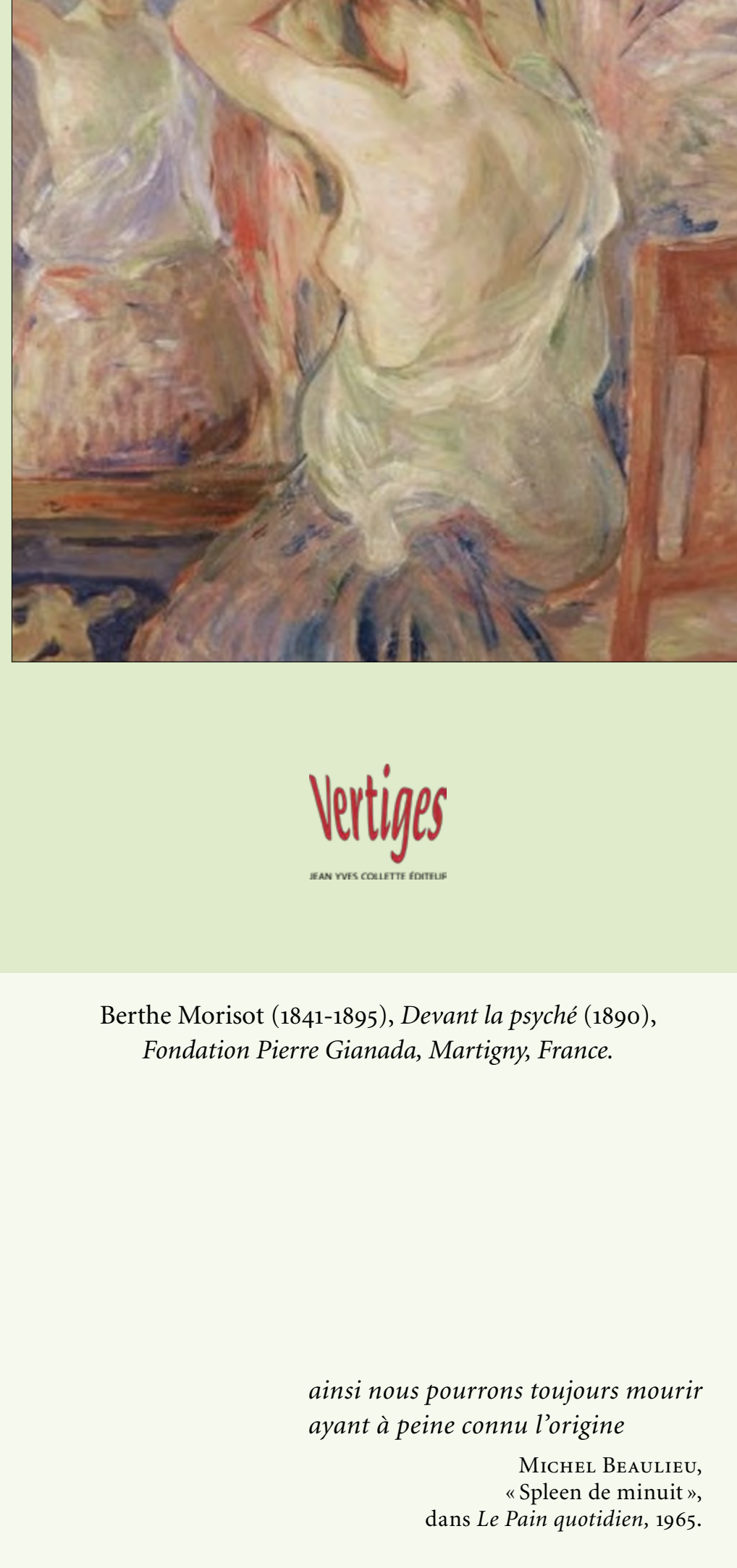


# Roberte



Berthe Morisot (1841-1895), *Devant la psyché* (1890),  
Fondation Pierre Gianada, Martigny, France.

*ainsi nous pourrions toujours mourir  
ayant à peine connu l'origine*

MICHEL BEAULIEU,  
« Spleen de minuit »,  
dans *Le Pain quotidien*, 1965.

**UN JOUR** que je me trouvais chez elle, et très fatigué, elle me suggéra de faire une sieste dans son lit. Elle me dit, pour me convaincre : « Au creux, où je dors, il fait chaud ; tu seras bien. » Je ne pouvais refuser d'occuper seul, une fois, le « creux » qu'elle m'offrait spontanément. Il m'est passé par la tête que la proposition de Roberte montrait qu'elle avait des sentiments pour moi. Et ce n'était pas une pensée tordue qui me traversait l'esprit ; cette faveur de mon amie, qui exprimait rarement ses émotions, semblait, à mon corps affaibli et à mon cœur qui s'avérait malade, une bienveillance et un baume. Déshabillé, je me trouvais enseveli dans sa couche. Dans ce lieu, à d'autres moments, elle m'avait serré entre ses cuisses et m'avait maintenu à *l'Origine du monde*.

Elle avait fermé le rideau de la fenêtre et s'était assurée que la chatte ne s'était pas blottie dans la chambre ; avant de fermer la porte, elle vint m'embrasser doucement ; j'ai pensé qu'elle était heureuse de s'occuper de moi. J'ai dit : « Merci, merci ! »

Je me suis assoupi sans profondeur ; j'ai dormi sans dormir ; j'ai ouvert et refermé les yeux sans les avoir ouverts ; en réalité, je ne sortais pas d'un tourbillon de pensées les plus disparates et, en particulier, des réminiscences de ma relation avec Roberte. Je revoyais nos premières journées, étonnés que nous étions de nous être découverts sur le tard. Ma fatigue ne s'atténuait pas et les souvenirs qui assaillaient mon esprit créaient une grande confusion. Des douleurs que je connaissais bien m'oppressaient à un rythme de plus en plus rapide. Je ne voulais pas l'appeler ; je ne voulais pas... je ne voulais plus prendre de médicaments. J'allais bientôt m'éteindre.

Là, dans ce lieu, à cet instant même, des bribes de plus en plus nombreuses surgissent dans mon esprit en un fouillis indescriptible, toutes à la fois et commençaient à s'ordonner et à dégager des impressions plus lisibles. En quelques instants, des souvenirs que je ne savais pas avoir jaillissaient sans effort. Des mots et des phrases bien sûr, mais aussi les pics de révolte de sa coiffure improbable, des regards, ses dégoûts inattendus, des colères, sa beauté inquiète, son corps blond, ses remarques à propos de tout et de rien et de choses sérieuses débitées sans complexe sur un ton égal, son odeur douce et propre qui lui assurait un parfum naturel envoûtant, son entourage et son environnement qu'elle présentait comme une partie d'elle-même...

C'est donc par un étrange retour des choses que je laisse filer ici mes dernières minutes de conscience et que j'y expirerai mon ultime souffle.

Elle est venue jeter un coup d'œil dans la chambre où je semblais dormir profondément. Je ne devrais peut-être pas l'avouer maintenant, mais à cet instant précis, quoique déjà mort, je conservais un regard d'une acuité terrifiante. Roberte n'avait encore rien perçu de mon nouvel état ; elle « esquissa un sourire » et referma la porte pour que je continue de me détendre. Avec le poids de ma propre agonie sur les épaules, j'avais vraiment besoin de me reposer.



Mort, allongé comme un macchabée doit l'être, tout droit, le mol oreiller de Roberte sous ma tête, je gisais dans son lit. Je ne pouvais que gésir dans ce refuge qui semblait un lit normal au premier abord, mais qui s'effondrait dès que nous y prenions place. Avant de m'y retrouver dans cet état, j'y avais quelquefois été – vivant. Pas trop souvent, à cause de l'inconfort d'y être à deux, mais assez fréquemment pour comprendre que je ne m'y habituerai jamais – à ce lit.

Ce type de réflexion, je me le faisais d'ordinaire après avoir tenté d'y aimer le corps de Roberte et de devoir y renoncer la plupart du temps, car le mien corps y était trop contorsionné. Maintes fois j'ai abandonné ; plus tard, avec un vrai désespoir au cœur, j'ai compris que je n'y arriverais plus dans cet endroit qui réveillait chaque fois des crampes atroces dans les muscles de mon dos et de mes cuisses. De plus, mon amie était naturellement casanière, elle ne voyait nulle autre part que son lit pour notre activité – qu'elle provoquait rarement. Nous étions en panne.

Roberte considérait que son meuble et ses parements la protégeaient contre toute éventualité. Son matelas, ses oreillers, ses draps, ses couvertures, même son jeté, la disposition du lit au fond de la chambre, dans un recoin formant une alcôve, tout, disait-elle, contribuait à la rassurer et à lui laisser croire qu'elle y bénéficierait, chaque nuit où elle s'en prévaudrait, d'un sommeil bienfaiteur sinon réparateur. C'était son lit, insistait Roberte ; il lui convenait et elle ne le changerait pas. Elle avait pour lui une affection bien plus grande encore que celle que nous portons d'habitude à un objet qui nous rappelle des souvenirs. Elle se souvenait tout comme un refuge contre ses cauchemars, contre ses fantômes, contre toutes ses peurs. En ce sens, qu'elle dormit la tête sous l'oreiller étonnera à peine tellement elle ne se couchait pas dans son lit mais s'y cachait. C'est ainsi que, dans ces moments, elle empêchait au rejetait à l'avance les gestes d'affection qu'aurait voulu poser à son égard la femme ou l'homme qu'elle aurait invité à partager sa couche. Comme si elle voulait montrer le creux où elle se dissimulait, mais sans y donner accès ; comme si elle disait : « Voyez, je suis là, mais, surtout, ne cherchez pas à m'atteindre. » ; ou : « Vous savez désormais où je me réfugie ; je vous l'indique pour que vous ne m'oubliiez pas, pour demeurer dans votre mémoire, mais, surtout, ne venez pas jusqu'ici. » Sans doute affirmait-elle ainsi sa possession du lieu et y enrobait-elle d'un film protecteur les événements et les secrets qui ont marqué son existence. Ce sont des sujets difficiles à circonscrire, pour un étranger, surtout quand ces circonstances lui font découvrir une Roberte au caractère secret, aux habitudes ombrageuses, qui enfouit au plus lointain les faits inattendus et freine les personnes qui pourraient, sans s'en rendre compte, perturber le regard triste – saturnien – qui est le sien.

Quoi qu'il en soit, des parcelles d'une Roberte un instant éclairée se sont naturellement inscrites dans ma mémoire dès nos premières communes échappées. Au fil des semaines, elles se sont assemblées « plus ou moins volontiers » jusqu'à constituer le récit de notre « plus ou moins ensemble » inaltérable.

Avant tout, je ne peux cacher que Roberte m'a fasciné dès que nous eûmes été présentés. Son prénom m'intriguait et je voulais en savoir plus sur la personne qui me souriait et dont le regard clair cachait mal une tristesse infinie, quasi ontologique. Oui, je crois bien que c'est ainsi que les choses ont commencé, dans les yeux de Roberte, en scrutant ses désirs, ses pensées, et en me promenant dans ce que je croyais être son histoire.

Elle souriait et je remarquais ses dents claires mais inégales ; ses joues se creusaient dans son visage fin ; la moindré préoccupation lignait son front lisse ; ses yeux clairs, mi-gris mi-bleus, semblaient à la limite du fou rire ou du désespoir. Plus tard, dans sa chemise de nuit d'un blanc liséré de rose, tout à fait exemplaire d'une autre époque, Roberte se drapait d'un voile illusoire contre le froid ou contre les regards.

Si, d'emblée, l'une de mes mains finissait par la trouver, le mouvement en était arrêté – car, dans le n'y avait de son lit modelé sur son petit corps, il n'y avait pas beaucoup de place pour un corps étranger et les caresses les plus ténues semblaient toujours déranger ce qui se cachait dans l'intime sarcophage !

Amants, nous n'étions pas toujours au lit, loin de là, mais il vaut peut-être mieux vider la question de cette cavité dès maintenant. À la décharge de Roberte, je dois signaler que son poids, léger si je le compare au mien, n'avait pas le même effet dans son meuble, bien que ce soit la mollesse du matelas et le matériau même du coussin qui ont permis au temps d'y installer la remarquable dépression.

La plupart du temps, pendant qu'elle dormait – elle dormait toujours, la nuit, au contraire de moi – je tentais de me maintenir en équilibre en bordure du lit ; je craignais toujours de l'écraser ou de l'étouffer, cherchant à ne pas rouler sur elle et l'empêcher de respirer ; je ne dormais pas, je compilais mes observations. J'étais chez elle à titre d'amant ; je devais sans conteste dormir avec elle ; toutefois, avec Roberte, je ne le pouvais pas.

Un jour d'été particulièrement chaud, immobile, j'attendis qu'elle s'endorme avant de me laisser glisser avec mon oreiller sur le plancher de bois verni, frais en tout temps. Au matin, elle avait été fâchée de me trouver là !

S'asseoir tous les deux au bord du lit pouvait aussi devenir périlleux ; basculer et trouver nos corps enfoncés en travers du creux naturel du lit, tandis que nos jambes surélevées pendaient à l'extérieur, nous mettait dans une situation embarrassante d'où il devenait difficile de s'extirper...

Depuis longtemps, je ne dormais la nuit que lorsque j'étais épuisé, le plus souvent à la barre du jour. J'appris donc à fermer les yeux malgré la pleine lumière, chaque fois que des instants d'inactivité permettaient que je me repose quelques minutes. Dans ces moments de repos diurnes, mon sommeil léger était traversé de réflexions, d'images ou de remémorations, évidents reflets de mes préoccupations ; mais d'autres fois, au contraire, j'étais plongé en un instant dans un engourdissement hébété...



Plus tard, quand elle voulut me réveiller, elle me rejoignit au milieu de son lit et me chevaucha. Elle a cru un moment que je voulais jouer « à dormir dur et être réveillé par des câlins ». J'étais encore chaud – et très lourd, étrangement lourd. Elle a tenté de me pousser, en s'amusant, pour se faire une place près de moi... Puis, une pensée insensée, qu'elle tenta de rejeter, lui traversa l'esprit. Quand cette pensée, contrairement à sa volonté, se fut solidement installée, son cœur s'est serré très fort et elle a dû admettre que ce qui avait traversé son esprit était devenu, à cet instant, une réalité. Elle est demeurée étendue près de moi. Aucun cri n'est sorti de la bouche de Roberte, mais elle a pleuré. Ses larmes coulaient dans mon cou et me chatouillaient.

## *Roberte*

est un récit de Jean Yves Collette  
commencé le 20 janvier 2014, à 21 heure,  
achevé le 20 novembre 2020, à 15 heure !

ISBN : 978-2-89816-274-9

© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2020

– 1275 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2020

**Lecturiels**

www.lecturiels.org